

# Connaissance et sociologie de la connaissance chez les historiens

## À propos de l'article de Serge Gagnon

Hubert Watelet

Volume 27, Number 4, mars 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303308ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303308ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

### ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this note

Watelet, H. (1974). Connaissance et sociologie de la connaissance chez les historiens : à propos de l'article de Serge Gagnon. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 27(4), 571–578. <https://doi.org/10.7202/303308ar>

## NOTE CRITIQUE

### CONNAISSANCE ET SOCIOLOGIE DE LA CONNAISSANCE CHEZ LES HISTORIENS

A propos de l'article de Serge Gagnon

Pierre Savard se demandait, au cours du colloque 1973 de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, si la formule adoptée cette année était heureuse; dans quelle mesure l'intérêt de la rencontre tiendrait plus aux débats sur les articles parus récemment dans la *Revue*, qu'à la formule habituelle, partiellement maintenue, du dialogue avec les auteurs de communications. On peut en tout cas féliciter les organisateurs d'avoir tenté l'expérience et l'on peut être certain que la discussion qui a suivi la présentation de Serge Gagnon n'aurait pas été aussi nourrie si elle avait eu lieu avant la parution de son étude<sup>1</sup>.

Cette discussion m'a cependant paru insuffisante car ce n'est qu'en de rares moments qu'elle a eu pour objet, l'objet même de l'article: les rapports entre la production historique et l'idéologie. Dès le moment où l'auteur avait clairement rappelé qu'il ne mettait nullement en doute l'histoire comme connaissance, au contraire (il l'avait dit dans son article notamment p. 507-508 et 525), n'eût-il pas été plus enrichissant de consacrer l'échange de vues à l'histoire comme idéologie?

On ne peut nier, me semble-t-il, l'intérêt de cette dimension de l'historiographie, bien qu'elle puisse paraître secondaire chez un bon nombre d'historiens; et l'on sait que S. Gagnon — après d'autres d'ailleurs — y a longuement réfléchi. La série de témoignages qu'il nous offre de philosophes, de sociologues ou d'historiens soulignant de nombreux aspects de la sociologie de la connaissance historique n'est pas négligeable. Si l'on y ajoute sa série d'observations personnelles concernant l'historiographie du Québec, on admettra qu'il nous a donné un inventaire d'une grande richesse, sur un très beau sujet.

Ce qu'on peut regretter peut-être, c'est une présentation ou une écriture parfois trop rapide. Au fond, Gagnon ne veut pas seulement nous montrer que si l'histoire progresse comme connaissance en fonction de sa tendance scientifique, la dimension sociologique de cette connaissance comporte de multiples facettes

---

<sup>1</sup> Voir RHAf, 26, 4 (mars 1973) : 479-531.

et est au total considérable. Il veut en même temps nous montrer que les historiens tendent eux-mêmes à privilégier soit le caractère scientifique, soit les aspects sociologiques de la connaissance historique. Cependant cette seconde proposition appelle une mise au point. Telle qu'elle est présentée, en effet, la classification des historiens en deux catégories, les "objectivistes" et les "relativistes", ne paraît pas satisfaisante.

\* \* \*

Prenons le cas de Marc Bloch, Lucien Febvre et Robert Mandrou. Si l'on peut noter que dans l'*Apologie* — qui est du reste un ouvrage inachevé — Bloch met l'accent sur l'effort critique à "la poursuite du mensonge et de l'erreur", n'y a-t-il pas lieu d'ajouter aussitôt qu'il y montre également combien il importe de "comprendre le passé par le présent"? Même pour un médiéviste.

J'expliciterais dans le cas de Febvre. Pour lui le rôle du présent est inéluctable. Relisons, par exemple, sa leçon d'ouverture au Collège de France: "Soyons sans illusion, fait-il remarquer. L'homme ne se souvient pas du passé; il le reconstruit toujours [...] Il part du présent — et c'est à travers lui, toujours, qu'il connaît, qu'il interprète le passé." Et plus loin Febvre ajoute:

L'histoire objective [...] sait que, jamais, elle ne déclenchera l'appareil introuvable qui, après un sommeil de plusieurs siècles, lui ferait entendre, enregistrée telle quelle pour une éternité, la voix même du passé saisie sur le vivant. Elle interprète. Elle organise. Elle reconstitue et complète les réponses. Elle se fait le passé dont elle a besoin. Et point là de scandale, d'attentat à la majesté supposée de la Science. La Science ne se fait point dans une tour d'ivoire. Elle se fait à même la vie, et par des vivants qui baignent dans le siècle. Elle est liée par mille liens subtils et compliqués à toutes les activités divergentes des hommes. Elle subit même, parfois, l'influence des modes. Baignant dans le même milieu que toutes les autres disciplines humaines, comment échapperait-elle à leurs inquiétudes [...] <sup>2</sup>

Il y a même plus. Pour ce fondateur des *Annales*, il est essentiel que l'historien étudie le passé en fonction des problèmes qui préoccupent les hommes de son temps: "Ainsi l'histoire. Celle qui comprend et fait comprendre [...] L'histoire, réponse à des questions que l'homme d'aujourd'hui se pose nécessairement <sup>3</sup>."

<sup>2</sup> Lucien Febvre, *Combats pour l'histoire* (Paris, Colin, 1953), "Examen de conscience", 15; voir aussi *Id.*, *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle* (Paris, 1947), 2 et 3.

<sup>3</sup> *Ibid.*, "Face au vent", 42.

Febvre en arrive donc, à la fois par l'épistémologie et par la simple logique — S. Gagnon l'a bien noté — à constater le poids de l'idéologie dans la connaissance historique et à en demander l'étude :

Organiser le passé en fonction du présent: c'est ce qu'on pourrait nommer la fonction sociale de l'histoire. Cet aspect de nos activités, personne non plus ne l'a étudié. On a fait la théorie de l'histoire. On n'a pas fait sa sociologie. Elle ne saurait s'improviser sans doute. Mais cette revue de ce que semble être vraiment l'histoire à un groupe d'historiens français, travaillant au milieu du XX<sup>e</sup> siècle — cette revue serait, je crois, gravement incomplète si on ne profilait pas, derrière la belle ordonnance de nos esquisses méthodologiques, cet aspect, un peu inquiétant peut-être, des activités historiques observées sans préjugé ni complaisance. Avec toutes les conséquences qui s'ensuivent. Notamment, en ce qui concerne, une fois de plus, ce problème de l'objectivité [. . .] <sup>4</sup>

Mais que conclure de cette orientation? Que Lucien Febvre est avant tout un "relativiste"? Ce serait ignorer l'essentiel de son double combat. D'une part, pour une histoire qui pense par problèmes et travaille par hypothèses: "poser un problème, c'est précisément le commencement et la fin de toute histoire. Pas de problèmes, pas d'histoire <sup>5</sup>". "Je demande aux historiens, quand ils vont au travail [. . .] de s'y rendre à la Claude Bernard, une bonne hypothèse en tête <sup>6</sup>." Et d'autre part, son combat pour une histoire sans frontières :

Entre disciplines proches ou lointaines, négocier perpétuellement des alliances nouvelles; sur un même sujet concentrer en faisceau la lumière de plusieurs sciences hétérogènes: tâche primordiale, et de toutes celles qui s'imposent à une histoire impatiente des frontières et des cloisonnements, la plus pressante sans doute et la plus féconde.<sup>7</sup>

Avec tout ce que ce second plaidoyer implique <sup>8</sup>. Face au présent ou au futur d'ailleurs, selon la classification proposée (p. 517-518), Febvre serait plutôt "objectiviste":

L'histoire, réponse à des questions que l'homme d'aujourd'hui se pose nécessairement. Explication de situations compliquées, au milieu desquelles il se débattrait moins aveuglément s'il en sait l'origine. Rappel de solutions qui furent celles du passé — et donc qui ne sauraient être, en aucun cas, celles

<sup>4</sup> *Ibid.*, "Vers une autre histoire", 438.

<sup>5</sup> *Ibid.*, "Vivre l'histoire", 22.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 42.

<sup>7</sup> *Ibid.*, 14.

<sup>8</sup> Voir à ce propos R. Mandrou, "Le statut scientifique de l'histoire", dans *Encyclopaedia Universalis* (Paris, 1970) 8: 425-426.

du présent. Mais bien comprendre en quoi le passé diffère du présent [. . .]

Ainsi (les historiens) agiront-ils sur leur époque. Ainsi permettront-ils à leurs contemporains, à leurs concitoyens, de mieux comprendre les drames dont ils vont être, dont ils sont déjà, tout à la fois, les acteurs et les spectateurs.<sup>9</sup>

On retrouverait probablement chez R. Mandrou des oppositions du même ordre : histoire *problématique*, se situant précisément dans le sillage que L. Febvre traçait et préconisait tout à la fois ; avec une attitude comparable à la sienne face au présent ou au futur<sup>10</sup>. Ce qui ne l'empêche nullement d'insister, dans l'un de ses derniers livres par exemple, sur le rôle du conditionnement sociologique chez les nouveaux intellectuels du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>. On pourrait multiplier de tels exemples<sup>12</sup>.

Certes S. Gagnon fait observer qu' "il y a une échelle considérable de niveaux d'adhésion" aux deux tendances qu'il présente (p. 480). Mais ensuite et jusqu'à la fin de l'article, ne semble-t-il pas classer les historiens, à partir de quelques indices, selon ses deux catégories ? Une étude plus approfondie ne permettrait-elle pas de mieux comprendre pourquoi la façon de concevoir la discipline ou la façon d'écrire peut révéler, dans tel milieu ou chez tel historien, tantôt le souci du progrès de la connaissance, tantôt la place accordée à l'idéologie ? En ce sens, l'article de Gagnon est évidemment stimulant. En fait — et l'auteur l'admet volontiers —, les deux caractères du métier ne sont pas nécessairement contradictoires. Chez certains historiens, c'est le cas chez Febvre, Bloch ou Mandrou, une histoire digne de ce nom implique et doit impliquer certaines relations avec le présent. Chez d'autres, par exemple chez G. M. Trevelyan, on pourrait se demander s'il n'y a pas contradiction entre l'histoire comme connaissance et l'histoire comme idéologie<sup>13</sup>. Et dans ce cas les œuvres elles-mêmes ne constituent-elles pas la meilleure réponse à la question ? Ce qu'il faut conclure, c'est que chez les historiens, les deux orientations sont en corrélations multiples. Du moins chez les "libéraux" (intellectuellement parlant).

<sup>9</sup> L. Febvre, *ibid.*, 42.

<sup>10</sup> S. Gagnon, 517 ; R. Mandrou, *La France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* (Paris, PUF, 1967), 301.

<sup>11</sup> *Des humanistes aux hommes de science* (Paris, Seuil, 1973), 11 et *passim*.

<sup>12</sup> Si "relativiste" soit-il, Collingwood finit quand même par admettre les possibilités d'une histoire comme connaissance. D'une façon qui ne me paraît pas tellement différente de celle de Febvre du reste. Voir *The Idea of History* (Oxford Univ. Press, 1968), 281ss.

<sup>13</sup> G. M. Trevelyan, *History and the Reader* (London, Cambridge Univ. Press, 1945).

Et chez un marxiste? Je ne le suis pas moi-même mais à mon sens, chez les marxistes aussi, les corrélations entre ces deux orientations sont multiples. L'article de Pierre Vilar, cité par Serge Gagnon, pourrait servir de point de départ<sup>14</sup>. Tout d'abord, cette critique sociologique de la connaissance, que Marx avait déjà remarquablement pratiquée dès ses œuvres de jeunesse et sur laquelle Vilar insiste dans ce texte, permet de dire que du point de vue marxiste, l'aspect essentiel de la dimension idéologique de l'historiographie, c'est l'étude de la signification des œuvres "pour une classe et pour une époque"<sup>15</sup>. Selon la terminologie de S. Gagnon, l'historien marxiste serait "relativiste" puisqu'il "est le dernier à contester la formule « l'historien est dans l'histoire »"<sup>16</sup>. Mais il serait également "objectiviste" puisqu'il croit pouvoir dépasser sa subjectivité (de classe essentiellement) par "l'analyse objective [...] des fondamentales contradictions entre classes" (tout aussi essentiellement)<sup>17</sup>.

En second lieu, dans la mesure où, comme le dit Vilar, l'"hypothèse matérialiste" et la notion des luttes de classes sont des clefs d'analyse, "un cadre d'hypothèses et une problématique" à la fois riches et nuancées<sup>18</sup>; dans la mesure aussi, où la dialectique marxiste exige du chercheur qu'il lutte "obstinément contre toute tentation d'unilatéralité, d'explication passe-partout, d'action sans interaction"<sup>19</sup>, l'historien marxiste admettra que d'autres éléments que les "vérités de classes" peuvent intervenir dans une sociologie de la connaissance historique. Qu'il suffise de penser à l'évolution récente de l'historiographie soviétique<sup>20</sup>. Mais il est évident qu'il y a place pour toute une gamme d'interprétations, depuis celles qui ont un caractère nettement dogmatique, jusqu'aux travaux souvent si remarquables d'un Pierre Vilar. "Economie, sociologie, histoire, marxistes et non-marxistes ont toujours été soumises, et le sont plus que jamais, à la pression "surdéterminante" de l'actualité", écrivait encore ce dernier tout récemment<sup>21</sup>.

<sup>14</sup> "Histoire sociale et philosophie de l'Histoire", dans *Recherches et débats*, no 47 (1964); voir aussi J.-P. Bernard, *Les idéologies québécoises au 19<sup>e</sup> siècle* (Trois-Rivières, Boréal express, 1973), 8-11.

<sup>15</sup> *Ibid.*, 57.

<sup>16</sup> *Ibid.*, 58.

<sup>17</sup> *Ibid.*, 59.

<sup>18</sup> *Ibid.*, 50.

<sup>19</sup> *Ibid.*, 60.

<sup>20</sup> Cf. par exemple J.-P. Brunet et A. Plessis, *Introduction à l'histoire contemporaine* (Paris, Colin, 1972), 283ss.

<sup>21</sup> "Histoire marxiste, histoire en construction", dans *Annales. Economies. Sociétés. Civilisations*, no 1 (1973): 179.

On peut certes ajouter que les historiens marxistes utilisent fondamentalement une problématique commune, qui leur permet d'ailleurs d'intégrer le social et l'économique<sup>22</sup>. Dès lors, le poids de l'idéologie peut paraître moindre chez eux que chez les historiens qui refusent d'adopter leur conception dialectique de l'histoire, puisque l'éventail des interprétations possibles est en principe plus étroit chez les premiers que chez les seconds. Néanmoins cette conception comporte sans doute elle-même un aspect idéologique.

Mais de toute manière, chez les uns comme chez les autres, on rencontrera des historiens qui peuvent paraître tantôt "relativistes", tantôt "objectivistes". La distinction proposée par Serge Gagnon n'est donc pas facilement applicable. Elle devrait en tout cas tenir compte des multiples corrélations qui peuvent exister entre les démarches scientifiques et les préoccupations d'ordre sociologique.

Cette distinction me paraît enfin d'autant plus difficile à établir qu'elle ne dépend pas seulement de la conception que les historiens se font de la connaissance historique, mais aussi de leur conception de la connaissance scientifique. Et l'on peut se demander dans quelle mesure ils ne sont pas portés à souligner le caractère relatif de la première, parce qu'ils idéalisent l'exactitude ou le caractère définitif de la seconde. Il est certain par exemple, que lorsque G. M. Trevelyan compare les difficultés de généralisation et les approximations de la connaissance historique, à la généralisation en sciences naturelles, il pense à tout autre chose que Febvre, qui compare lui, les problématiques<sup>23</sup>. A ce propos, la référence faite au cours de la discussion de l'article de Gagnon, aux travaux de Gaston Bachelard sur l'évolution de l'esprit scientifique fut certainement bienvenue. Marc Bloch avait déjà clairement indiqué que face à l'image comtienne qu'ils se firent des sciences du monde physique, les spécialistes des sciences humaines réagirent en France, à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, de deux façons. Les uns crurent possible de conformer leurs travaux à l'idéal que cette image leur inspirait, tandis que d'autres trouvèrent en elle une leçon d'humilité. "La discipline à laquelle ils vouaient leurs talents ne leur parut, au bout de compte, capable ni dans le présent de conclusions bien assurées, ni dans le futur de beaucoup de perspective de progrès". Mais Bloch savait déjà également combien la physique de son temps baignait en réalité dans une atmosphère mentale diffé-

<sup>22</sup> P. Vilar le rappelle clairement dans son dernier article: *ibid.*: 174-175.

<sup>23</sup> G. M. Trevelyan, *History, op. cit.*, 12; L. Febvre, *Combats, op. cit.*, 8, 22, 116, 312-313.

rente, substituant notamment, dans plusieurs domaines, la "relativité de la mesure" au "rigoureusement mesurable" et le probabilisme à la notion de certitude<sup>24</sup>. Et il concluait :

Nous acceptons beaucoup plus aisément de faire de la certitude et de l'universalisme une question de degré. Nous ne nous sentons plus l'obligation de chercher à imposer à tous les objets du savoir un modèle intellectuel uniforme, emprunté aux sciences de la nature physique; puisque, là même, ce gabarit a cessé de s'appliquer tout entier.<sup>25</sup>

C'est ce changement de perspective qu'il faut avoir à l'esprit pour comprendre l'attitude de Febvre, si différente de celle de Trevelyan, face aux sciences naturelles. Rappelons enfin que ce ne sont pas seulement les sciences humaines, mais les sciences dans leur ensemble, comme le disait Febvre dès 1933, qui sont soumises aux pressions du milieu et de l'actualité. De même, ce ne sont pas seulement les sciences humaines, auxquelles songe Vilar, mais les sciences dans leur ensemble qui subissent de plus en plus ces pressions aujourd'hui<sup>26</sup>. Sans doute y a-t-il ici, comme au niveau des démarches scientifiques, une question de degré. Mais il serait plus difficile de préciser ces degrés au niveau de la sociologie de la connaissance.

\*  
\*   \*  
\*

Nos observations tendent seulement à montrer pourquoi, dans son ébauche actuelle, la distinction entre historiens "relativistes" et "objectivistes" proposée par S. Gagnon n'est pas satisfaisante. Elles ne mettent donc pas en cause le principe même de cette distinction. Il est probable au contraire que celle-ci corresponde à une certaine réalité. Car il reste qu'en France, sans nier la dimension sociologique de la connaissance, l'essentiel de l'effort a porté jusqu'ici vers les progrès de la connaissance comme telle; tandis qu'aux Etats-Unis on paraît beaucoup plus sensible à leurs limitations. D'une part cependant, les attitudes collectives ne constituent pas une somme d'attitudes individuelles. Or, c'est au plan collectif qu'il faudrait ici se placer. D'autre part, au niveau des attitudes individuelles, nous avons vu que

<sup>24</sup> M. Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien* (Paris, 1952), XV-XVI. Dans le même sens, voir aujourd'hui Pierre Auger, "Le nouveau visage de la science", dans *Histoire générale des sciences* (Paris, PUF, 1964), III, vol. 2: 1-10 ou G. H. A. Cole, "Physics", General Approach, dans C. B. Cox et A. E. Dyson, *The Twentieth-Century Mind* (Oxford Univ. Press, 1972), 1: 248-253.

<sup>25</sup> M. Bloch, *ibid.*, XVI-XVII.

<sup>26</sup> P. Auger, *loc. cit.*; C. B. Cox et A. E. Dyson, *The Twentieth-Century Mind*, *op. cit.*, t. 3: Introduction; Alain Jaubert et Jean-Marc Levy-Leblond, (*Auto*)critique de la science (Paris, Seuil, 1973).



l'intérêt pour la conduite scientifique de la recherche ou pour les questions de méthodes, et une conscience plus ou moins explicite — mais pas nécessairement explicite — du rôle de l'idéologie, sont parfaitement compatibles. De plus l'historien relie plus ou moins explicitement — mais pas nécessairement explicitement<sup>27</sup> — la conception qu'il se fait de son métier à celle qu'il se fait de la recherche en sciences naturelles. Les limitations qu'il en déduit pour la connaissance historique sont donc relatives. On ne peut que souhaiter que l'auteur puisse approfondir cette question des attitudes des historiens face à la connaissance historique, en rendant mieux compte de leur complexité.

Il est inutile de dire que ces remarques ne diminuent en rien l'intérêt de la recherche entreprise par S. Gagnon sur la sociologie de la connaissance chez les historiens du Québec. Une telle recherche n'a pas encore été faite à ma connaissance pour la France, bien que Lucien Febvre, au soir de sa vie, l'appelât de ses vœux<sup>28</sup>. Il est heureux qu'elle soit en cours ici. "Et point là de scandale" aurait ajouté le cofondateur des *Annales*. La connaissance ne peut que gagner à mieux connaître ses limites ou les détours de ses cheminements. Le reste est exigence.

Etre historien, dit Febvre, c'est [...] ne jamais se résigner. C'est tout tenter, tout essayer pour combler les vides de l'information. C'est s'ingénier, le grand mot. Se tromper ou, plutôt, vingt fois se jeter avec enthousiasme dans un chemin plein de promesses — et puis s'apercevoir qu'il ne mène pas où l'on voudrait aller. Tant pis, on recommence. On reprend avec patience l'écheveau aux bouts de fil cassés, emmêlés, dispersés.<sup>29</sup>

Et ce n'est sans doute pas par hasard que Vilar abonde dans le même sens, de son point de vue: "Le marxisme exige de chaque historien — mieux, de chaque *homme* — un perpétuel examen de conscience, une perpétuelle *crise* de conscience [...]. Il n'est pas facile d'être marxiste"<sup>30</sup>.

Département d'histoire  
Université d'Ottawa

HUBERT WATELET

<sup>27</sup> C'est ainsi que ce sont les historiens positivistes, en France, qui trouvent dans leur conception des sciences physiques ces leçons d'humilité dont parlait Marc Bloch.

<sup>28</sup> Pierre Vilar rejoint Febvre lorsqu'il signale, en réponse à Althusser, les deux questions que pose l'historiographie: "1. *quel fut, quel est* le rôle historique de l'histoire *comme idéologie*? 2. *quel est déjà, quel pourrait être* le rôle de l'histoire *comme science*?" (Les mots soulignés le sont par Vilar), "Histoire marxiste, histoire en construction", *op. cit.*, 181.

<sup>29</sup> L. Febvre, *Combats pour l'histoire*, "Vers une autre histoire", *op. cit.*, 428-429.

<sup>30</sup> P. Vilar, "Histoire sociale", *op. cit.*, 57 et 50.